

## SOUVENIRS DE MON QUARTIER

Mon quartier, la Gaieté, qui compte une trentaine d'habitants, va de la Croix Rouge, actuellement maison André et Ferdinand Deschaux, à l'usine de la Martinette, maintenant Menuiserie Remat. Un acte notarié familial datant de 1882 le désigne sous le nom de "Quartier du Pont de la Thuère" (il n'y a pas d'explication sérieuse à ce terme : le ruisseau qui passe sous la route porte encore ce nom mais on dit simplement "le ruisseau"). Depuis le début du siècle, la population a beaucoup diminué. Les trois maisons principales étaient surpeuplées, en raison certainement de l'usine de soierie qui employait beaucoup d'ouvriers. A titre d'exemple, la seule maison Anselmetto a compté, aux environs de la guerre de 1914, jusqu'à 35 occupants.

De l'époque de mon enfance puis de mon adolescence à nos jours, la vie a bien changé, en mieux sous certains rapports ou moins bien sous d'autres, et j'y songe avec un peu de nostalgie.

Commençons par les métiers qui ont disparu.

A la Croix Rouge, le "Père Edme", de son vrai nom, Henri André, cordonnier et marchand de chaussures.

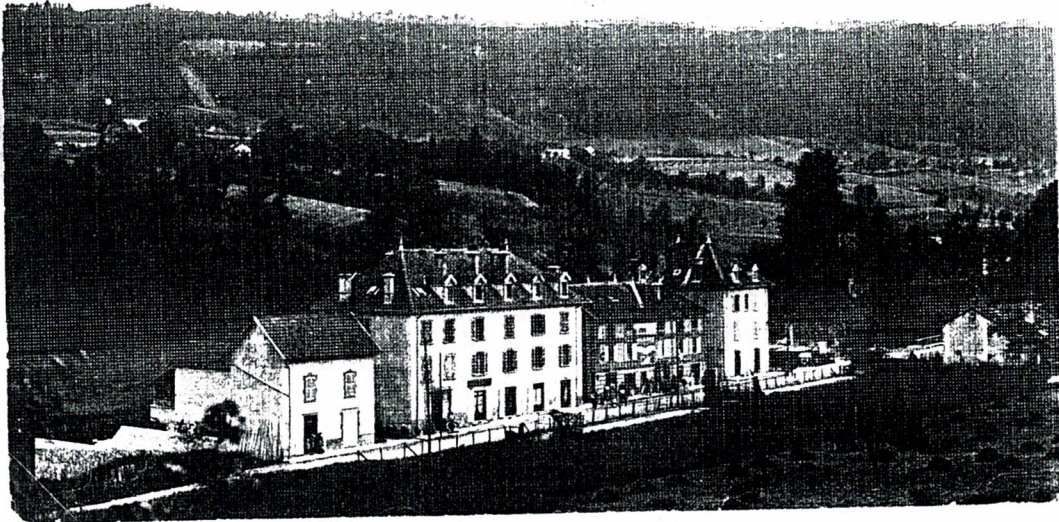
De l'autre côté de la route, le père "Ricot Poncet" allait, de ferme en ferme, tuer le cochon. A ce sujet, il faut signaler qu'à cent mètres en face de chez lui, il y avait, à l'usage des bouchers et charcutiers du village, un abattoir, installé au bord de l'Ainan, près du pont auquel aboutit le chemin de la Polignat ; j'ai encore dans les oreilles les cris aigus des cochons qu'on égorgeait. Utilisé jusqu'en 1974, le bâtiment sert maintenant de dépôt d'engins municipaux.

A la suite de la maison Poncet vivaient (actuellement maison Joly) Joseph Flandin, charpentier et sa femme Césarine, ouvrière à l'usine. On disait qu'on allait chez Tonton Zè et Tatan Nini ; en fait, c'étaient l'oncle et la tante de Monsieur Joseph Thermozy.

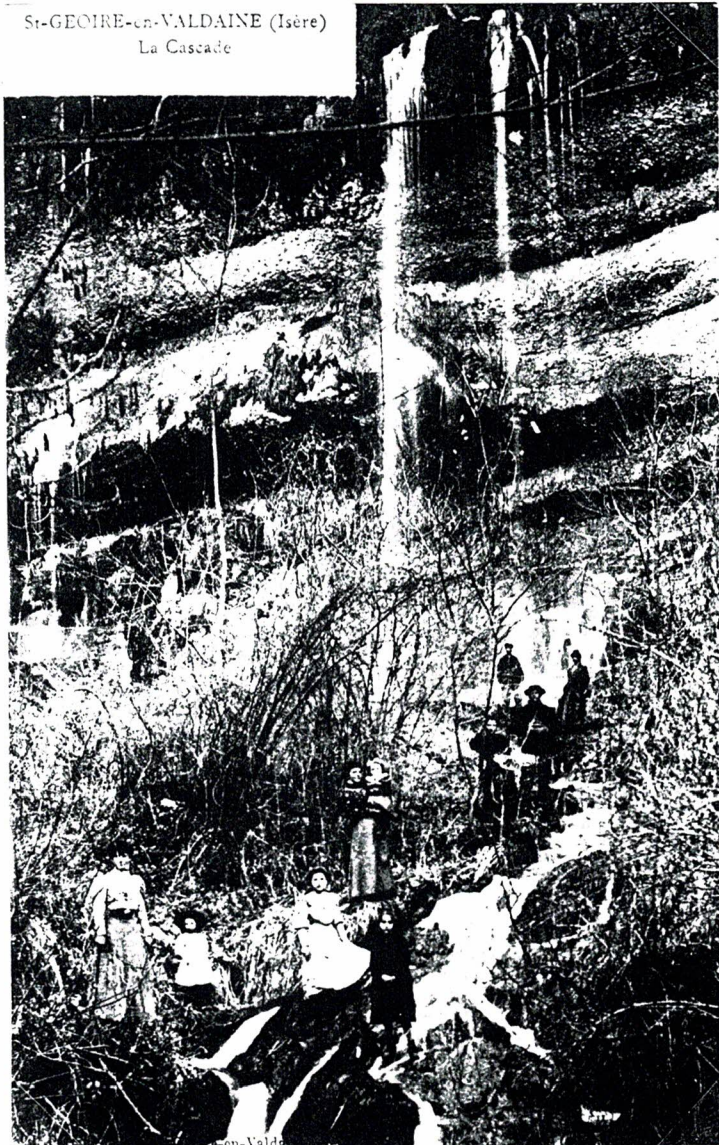
La maison précédant le pont de la Gaieté était un café tenu par le père Jules Louvat et la Mère Norine, qui de plus, pour rendre service aux dames du quartier prises au dépourvu, vendait savon, lessive, huile, sel, vinaigre et autres denrées de première nécessité. Ils avaient un chien, le Coq, qui se prélassait à longueur de journée sur la voie du tram et le conducteur était obligé de donner des coups de cloche pour qu'il s'en aille.

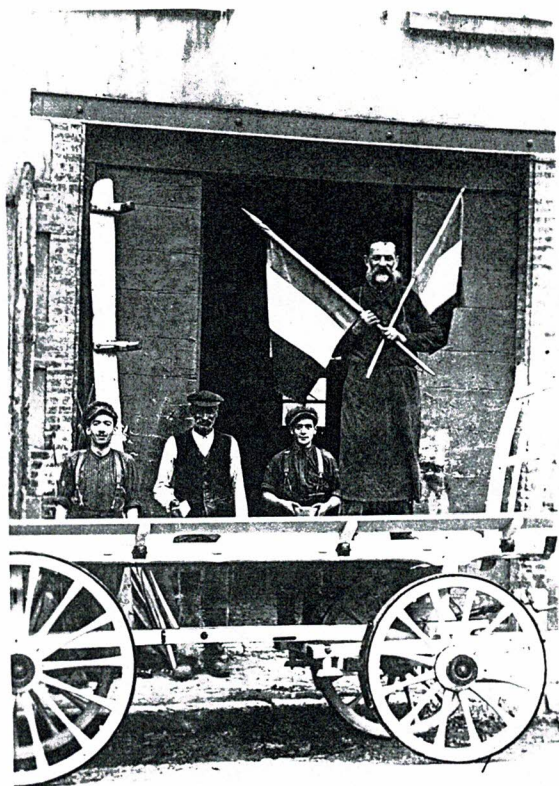


St-CLOIRE-en-VALDAINE - Le GLOBE



St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère)  
La Cascade







Venait ensuite la ferme du "Médé", Amédée Greffe. Il avait pris la suite de son oncle, Etienne Paris, dit Tiénot Marquiot, personnage typique avec son chapeau plat et sa moustache pointue. La date de construction de la ferme, 1788, est gravée sur le linteau de la porte. Ce n'est plus une ferme, mais la maison, rénovée dans le même style, a très belle allure. Il avait huit vaches et vendait le lait aux gens du quartier qui venaient le soir vers 18 heures avec leur "cantine" autour de la table de "la Maria", et les dames taillaient une bonne bavette ; à cette époque, malgré la dureté de la vie, on prenait le temps de vivre. Les périodes de la fenaison, de la moisson, de la distillation étaient pour nous une grande joie ; le passage de l'alambic dans l'unique ferme du quartier apportait une animation - et des odeurs.. - inhabituelles.

En face de la ferme, de l'autre côté de la route, se trouvait, et se trouve encore, l'entreprise de travaux publics Thermoz. A l'époque de mon enfance, bien sûr, il n'y avait pas encore de camions et les chars tirés par "Coco" et "Phalet" les remplaçaient tandis que le "triqueballe" (on disait le trinqueballe) transportait les troncs d'arbres. La cour était toujours pleine de ces troncs. Que de folles parties on a pu faire autour d'eux et sur eux, au grand désespoir du "Père Mile", envahi par tous ces gosses du quartier. Il y avait aussi la "Tante Marie" qui allait chercher son panier de "clapotes" - d'éclats de bois ; maintenant, avec le chauffage électrique ou au fuel, il n'y a plus besoin de clapotes ; du reste, il n'y a plus de troncs d'arbres, l'entreprise ne "débite" plus. Mais on entend encore le bruit de la raboteuse que manoeuvrait Clément Gros, et j'ai toujours dans les oreilles ce ronronnement, ce bruit chantant qui faisait partie de la vie du quartier et qui est dominé maintenant par le passage incessant des automobiles.

Avant le bâtiment actuel, construit vers 1914 puis agrandi vers 1925, l'atelier de menuiserie était à l'emplacement de la maison en retrait de la route, actuellement occupée par Luc Thermoz ; son grand-père, Jean Thermoz, fut chargé de construire la première école publique de St Geoire, en 1887. C'est la maison en face du lavoir. On voit toujours les portemanteaux dans le couloir du rez-de-chaussée où habitèrent successivement, dans les années 20 et 30, un tailleur, Joseph Rivat et un huissier, Charles Chabert, qui allait chaque mardi à St Geoire tenir une permanence au Café François Delphin, où il retrouvait son collègue de Pont de Beauvoisin, Monsieur Charat.

Le quartier avait deux cordonniers, aussi originaux l'un que l'autre. L'un travaillait au deuxième étage de l'ex-école, Joseph Seigle, que l'on appelait communément "le grand Seigle", et sa petite femme Marie allait tous les jours faire la vaisselle à l'hôtel Varrel.

L'autre était dans notre maison actuelle ; c'était le Père Jean Riva, appelé le Bouif, un italien à la barbe broussailleuse. La pièce où il travaillait, au rez-de-chaussée, et qui était aussi la cuisine, était devenue un vrai capharnaüm. Mais c'était un très bon cordonnier. Il en est passé des paires de chaussures pendant la guerre entre ses mains. On aimait bien aller le voir. Il tapait la semelle à partir de 5 heures du matin, toujours en chantant, comme s'il avait voulu réveiller les gens de l'étage qui se trouvaient être ... mes parents. Il paraît qu'il allait à tous les enterrements, mais pas à l'église ; il prenait le cortège au croisement des rails et de la route conduisant au cimetière. Et pourtant, comble d'ingratitude, pour ses funérailles, à part quelques-uns de ses voisins de la Gaïeté, personne de Saint Geoire ne s'est dérangé.

La deuxième entreprise du quartier, qui a fonctionné jusqu'en 1935 environ, fut celle de ma famille, les Anselmetto que l'on appelait les "Dominique", prénom du fondateur, mon grand-père venu de l'Italie du Nord dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Entreprise de peinture et de plâtrerie, purement familiale, puisqu'après la mort du grand-père en 1910, seuls y travaillaient mon père, mes deux oncles et "la Cotte" - de son vrai nom, Joséphine, fille de mon oncle Joseph et qui fut la première femme de St Geoire à avoir le permis de conduire !

Mes deux tantes y ont aussi participé dès leur jeune âge car là non plus, il n'y avait pas de voiture mais un seul et unique "barriot" (charrette à bras) qu'elles conduisaient sur les chantiers pour emporter les matériaux. L'entreprise, passée aux mains d'un fils de Joseph vers 1935 et installée sur la place de l'église, s'est éteinte après s'être modernisée et avoir employé quelques ouvriers, vers 1973-74, les enfants du dernier descendant s'étant tourné vers d'autres métiers.

En plus du cordonnier Riva, la maison Anselmetto a aussi abrité un café ; l'inscription "Café Dominique", surchargée "Café Donna" apparaît encore sur la façade où l'on voit aussi des traces des peintures d'origine qui la décoraient entièrement.

Dans la maison suivante, on trouvait un troisième café et un atelier de charronnerie, tenus l'un et l'autre par le "père Berger" ; après la fermeture de la charronnerie, le café passa à Camille Chollat.



Dans la dernière maison - maison Seigle - il y avait une modiste et un charpentier qui allait travailler à Champet avec sa caisse à outils ; nous avons encore cette caisse qui était portée à l'épaule par une grosse courroie de cuir.

Il ne reste plus rien, bien sûr, de tous ces commerces et artisanats . Seuls, subsistent un peu plus loin, au bord de l'Ainan, les bâtiments de l'usine de soierie de la Martinette qui avait pour patron Monsieur Michal-Ladichère. Je laisse à d'autres, plus compétents que moi, le soin d'en parler. Quelques souvenirs cependant...

Elle a employé, selon les années, des dizaines et des dizaines d'ouvriers et d'ouvrières, tant chauffeurs (au sens propre : pour l'alimentation de la chaudière), gareurs (pour l'entretien et la réparation des métiers) que tisseurs et tisseuses, ourdisseuses, caneteuses, tordeuses. Pas de sirène pour la rentrée\* : une simple cloche tirée par Jean-Pierre Durand. Le matin, une voiture à cheval, dite "l'envoi", conduite par Mr Pierre Gruat, amenait des "pièces" (rouleaux de soie à tisser) de l'usine de Champet, également propriété de Mr Michal et dont dépendait la Martinette, dirigée par Monsieur Deschaux. Pour les ouvriers et les ouvrières qui venaient de loin, il ne leur était pas possible de rentrer à midi ; ils avaient à leur disposition une cuisine et chacun apportait son dîner à cuire ou à réchauffer. L'après-midi, les ouvrières qui commençaient leur travail à midi apportaient leur soupe à cuire et la reprenaient le soir toute chaude...

Le vendredi, le nettoyage des métiers nous laissait les mains toutes noires ; il n'y avait pas encore de gants de caoutchouc ; nous utilisions des torchons et notre propre nettoyage à la fontaine de la cour nous fournissait une occasion de rire et de nous détendre. Nous étions à l'époque toute une joyeuse bande et pour nous, les jeunes, qui à partir de 14 ans nous trouvions au boulot, sans encore connaître les fameux problèmes des adolescents d'aujourd'hui, l'usine n'était finalement pas une corvée mais l'endroit où l'on se retrouvait et où l'on passait de bons moments. Elle a fermé ses portes en 1949/50.

Les temps ont changé, les coutumes aussi.

Par exemple, celle de la lessive à un lavoir communal. Celui de la Gaieté date de 1917. La mairie avait demandé une participation aux trois propriétaires et une moins importante aux locataires. Le terrain avait été cédé par le Comte de Montal. Les femmes d'alors décroassaient d'abord le linge au savon sur leur évier, puis le faisaient bouillir dans des lessiveuses à champignon et enfin, allaient le rincer au lavoir. C'était l'occasion de rencontres entre voisines : elles pouvaient travailler à quatre et les dames du quartier s'en donnaient à coeur joie, du battoir et de la langue... Avant 1930, il n'y avait pas encore "l'eau sur l'évier" à toutes les maisons ; c'est ma grand-mère (la "mère Dominique" ou simplement la grand-mère) qui lavait les draps du quartier (et aussi les torchons de nettoyage des métiers à tisser) dans un grand cuvier, avec de la cendre de bois ; l'apprentis servant de buanderie a subsisté jusqu'en 1975 derrière notre maison. Mais pour rincer, les femmes utilisaient aussi le ruisseau passant au bas des jardins : des planches, barrant son cours, formaient autant de petits bassins.

Avant l'installation du lavoir et de l'eau courante à domicile, l'alimentation en eau du quartier était assurée par deux anciennes fontaines en bord de route, deux autres chez des particuliers, un puits à la Maison Seigle et une borne fontaine communale, probablement contemporaine du lavoir. Quant au lavoir, son alimentation a été coupée durant l'été 90, en raison de la sécheresse. Faut-il garder l'espoir qu'il sera remis en service, ne serait-ce qu'en guise d'étape pour les nombreux cyclistes altérés de la belle saison, qui connaissaient bien ce relais ?

Ou bien faudra-t-il leur révéler l'existence de la source de "Girodan", la bien nommée puisque c'est la déformation de "givre aux dents" ? Mais elle est cachée dans les herbes et personne ne va plus chercher son eau claire et fraîche.

Abandonnée aussi la belle "promenade de la cascade".. Et pourtant, que d'amoureux ont remonté le ruisseau jusqu'à l'éboulis de rochers au pied d'une falaise dans la verdure, sur un versant du bois de Coraizin, pour aller inscrire leur nom sous la Grotte ?...

Je revois enfin le café de la Mère Jules ; les hommes de la Gaieté allaient, le dimanche avant midi, boire la "zozotte" (le pastis), après avoir, en guise de messe, bien jardiné le matin, seul moment "libre" dans leur semaine de six jours de travail. Et l'après-midi, ils allaient faire une partie de boules sur un jeu, maintenant disparu, situé au bord du ruisseau, au bas du pont de la Gaieté. Inutile de vous dire leur joie, le soir, quand ils pouvaient faire embrasser la Fanny à l'équipe perdante.

Un menu fait - mais c'est encore une coutume perdue - marquait une fois par an la vie du quartier.

Chaque année, le matin du 1er janvier, nos parents nous habillaient "en dimanche". Après leur avoir souhaité la bonne année, on partait en faire autant aux gens du quartier, qui s'attendaient à cette visite.

Vous pensez bien qu'on n'y manquait pas car dans chaque famille, on avait droit à une orange ou à deux ou trois papillotes, quelquefois à vingt centimes, à cinquante centimes - que l'on mettait bien de côté dans notre tirelire ; on gardait notre petite fortune jusqu'à la Saint Sulpice, pour pouvoir monter sur les manèges, les fameux chevaux de bois de l'époque.

Nous n'étions pas "gâtés" par tous les jouets qu'ont les enfants de nos jours ; le père Noël n'était pas riche... On se contentait de peu ; d'ailleurs, on ne connaissait rien d'autre. Mais ce jour-là nous étions heureux. C'était pour nous les gosses une journée merveilleuse avec ces quelques oranges, cette poignée de papillotes et... nos sous bien sûr.

Voilà en quelques lignes une vue d'ensemble de mes souvenirs de quartier, de mes jeunes années à nos jours, Souvenirs mélancoliques, certes : tant de gens et de choses ont disparu !

Mais... c'est la vie.

Renée MOREL.